

« **La construction de la réalité en médiarchie** », entretien avec David Puaud et Marie Rebeyrolle, *Journal des anthropologues*, n° 156-157, 2019, p. 261-274.

La construction de la réalité en médiarchie.

Entretien d'Yves Citton avec David Puaud et Marie Rebeyrolle

Comment es-tu passé de la littérature du XVIII^e siècle à l'étude des médias ?

Être littéraire, c'est déjà se dire qu'en deçà du contenu, du sens, quelque chose se passe dans le médium lui-même. J'en suis donc venu, dès les années 2000, avec la revue *Multitudes* qui parlait déjà d'économie de l'attention avec Maurizio Lazzarato, à réfléchir sur la question des médias. Travailler sur l'attention ou les médias sont en effet les deux faces d'une même problématique, puisque c'est bien l'attention humaine qui réalise, vivifie, anime ce que l'on peut transmettre par les médias, de même que cette attention est mobilisée, absorbée et informée par ce qui passe par les médias.

C'est donc à partir de ma formation à l'analyse des mots et des récits que j'ai par exemple écrit en 2001 *Portrait de l'économiste en physiocrate*, sous-titré *Critique littéraire de l'économie politique*, dans lequel je faisais une lecture littéraire des économistes du XVIII^e siècle, parce que je trouvais dans leurs écrits des fables sur l'origine de la propriété, des métaphores de flux, de canaux, des interrogations sur la liberté. C'est ce travail sur les mots, les jeux sur les mots et l'énonciation qui m'ont toujours intéressé, même si je ne réfléchissais pas beaucoup au fait que le texte imprimé était un cas particulier de médium.

Par exemple, si l'on casse les barrières des genres – parce que pour moi ça n'a pas vraiment de sens de dire c'est « littéraire » ou c'est « philosophique » – on peut aussi bien lire des textes d'économie politique du XVIII^e siècle et ceux du journal *Le Monde* sur la politique macronienne comme des discours littéraires. Dans tous les cas, on donne une certaine existence relationnelle à une certaine réalité en la représentant par du discours, et cette représentation agit en retour sur la façon dont notre réalité se (re)constitue.

A ce point, il me manquait une sorte de synthèse d'outils généraux aidant à comprendre ce qu'est une médiation technique. J'ai enseigné une dizaine d'années aux USA, et il me semblait qu'il y avait plein de choses intéressantes dans ce domaine, dont on parlait trop peu en France. J'en suis ainsi arrivé à faire un travail qui tient à la fois de l'importation et de l'anthropologie : j'essaie dans *Médiarchie* de voir en qui quelques concepts venus d'ailleurs nous aident à comprendre comment ça communique dans les sociétés contemporaines, et avec quels effets. Simplement, je l'ai fait en partant des mots des médias, mots venus de l'étranger (*Medialität, immediacy, heterarchy*) ou du passé (la polysémie des *esprits* au XVIII^e siècle) et en bricolant quelques mots comme « médiarchie » ou « médianarchie ». Tous ces mots sont inséparables des concepts – c'est une façon de penser qui s'exprime à travers eux – qui m'aident à faire sens sur ce qui nous arrive à travers les médias.

Pour toi, quel est l'un des concepts centraux de *Médiarchie* ?

Un concept me paraît central, celui de « coupe agentielle » (traduction de *agential cut*). Je l'ai trouvé par voies indirectes, dont Dominique Quessada de *Multitudes* qui, dans son ouvrage *L'inséparé*, m'a fait découvrir Karen Barad, spécialiste de

l'épistémologie de la physique quantique. Qu'est-ce qu'une coupe agentielle ? Nous savons qu'en physique quantique on a des difficultés à voir si les entités que l'on observe sont des ondes ou des particules, et le principe de la coupe agentielle est de dire que c'est l'appareillage qu'on utilise pour détecter ces entités qui opère une coupe et qui les fait apparaître, selon l'appareillage, comme des ondes ou comme des particules. La question de savoir si ce sont des ondes ou des particules ne veut donc rien dire. Il y a « quelque chose », et ce quelque chose, on le fait advenir comme onde ou particule en même temps qu'on le fait apparaître. C'est l'appareillage qui transforme une réalité – en elle-même indécidée, indécidable – en onde ou particule. L'appareil ne fait pas l'onde ou la particule : il *en* fait une onde ou une particule. Cela est très proche de ce qu'écrivait le critique littéraire Stanley Fish dans les années 1970 en montrant que ce sont les lecteurs d'un texte (réunis en « communautés interprétatives ») qui *en* font un poème, ou un blasphème, ou un texte sacré. Une coupe est opérée dans cette réalité, et cette coupe est « agentielle » – elle a une puissance d'agir – parce qu'elle a la puissance de faire de cette réalité une onde ou une particule, un droit à porter des armes ou une loi d'airain de l'économie.

Forcément, je trouve cela très parlant par rapport à ce que font les médias. Par exemple, qu'est-ce que fait le JT de 20 heures ? Parmi toutes les choses qui se passent sur la planète, en France... on nous dit que quelqu'un a attaqué quelqu'un d'autre avec un couteau en criant « Allah ouakbar ». Et c'est sans doute vrai, au sens où j'admets qu'une telle chose s'est effectivement passée ce jour-là. C'est comme la physique quantique qui n'invente pas des particules, ou l'interprète littéraire qui n'invente pas le texte qu'il lit. Mais le fait d'employer un appareil qui fait advenir cette réalité en tant que particule ou que djihadisme donne un pouvoir et à la chose et à l'appareil. Ce n'est donc pas seulement une coupe, un sondage ou une représentation. Ça a un côté agentiel, car le fait que x millions de Français entendent que quelqu'un a tué quelqu'un d'autre avec un couteau en criant « Allah ouakbar » devient une réalité en soi, qui modifie sensiblement ce que serait et ferait la France sans ce moment médiatique. Bien sûr, ce n'est pas le journaliste qui crée l'attaque au couteau, comme ce n'est pas le physicien qui crée la particule. Et pourtant, ce concept de coupe agentielle nous permet de comprendre comment ce n'est pas complètement faux de dire que c'est un dispositif médiatique qui crée le terrorisme. Cela change nos façons de penser habituelles, où l'on pense que le monde existe par lui-même et qu'à 20 heures on se contente de le représenter, de dire les choses les plus importantes qui se sont passées dans ce monde, et dont il faut bien s'informer. Il me semble donc que l'on sous-estime grandement – ce n'est pas qu'on l'ignore, on n'est pas idiot – cette puissance agentielle inhérente aux coupes opérées par les médias. Parler de « médiarchie », c'est mettre en avant cette puissance performative qu'ont les médias de faire advenir ce dont ils traitent.

En quoi ta « médiarchie » est-elle différente de « la société du spectacle » ?

Cette analyse de la construction de la réalité par la performativité des médias se rapproche bien sûr de celles d'auteurs comme Baudrillard ou Debord. Bien sûr, il ne faudrait pas croire pour autant qu'il suffit de dire pour faire. Il faut des « conditions de félicité » pour que qu'une parole ait des effets performatifs. Et, surtout, le « spectacle » de Debord ou l'« hyper-réalité » de Baudrillard dépendent des ressources matérielles mobilisées par les appareils de communication. Parler d'« immatériel » pour le numérique, comme on a pu le faire au début des années 2000, c'est ne pas voir qu'il faut produire matériellement de l'électricité pour faire fonctionner nos ordinateurs.

L'électricité permet ainsi de suivre des fils qui connectent des choses que nous ne connectons pas intuitivement. Elle incite à penser un continuum entre mes affects (j'attends l'appel d'un ami, je regarde une vidéo, je suis heureux, j'ai peur...), les médiations (le téléphone, le langage...), jusqu'aux centrales nucléaires qui produisent en France l'électricité. Sachant que ces centrales sont elles-mêmes prises dans des discours d'Areva et de l'Etat français – donc des discours du spectacle – qui nous ont promis que c'était la meilleure solution, y compris aujourd'hui face au dérèglement climatique.

Penser ce continuum, en tout cas pour ceux de ma génération, c'est donc dépasser une certaine méfiance vis-à-vis de la totalité. C'est éviter d'un côté l'antitotalitarisme, qui m'a toujours semblé fourvoyé en rejetant tout effort de cartographie surplombante, et de l'autre les prétentions à penser qu'on peut saisir « le tout », prétentions peu crédibles, voire dangereuses. Penser des continuums, suivre des tramages, des enchevêtrements – entre des affects, des médiations, de la matérialité – me semble une manière non présomptueuse, moins illusoire de se dire que ça se connecte et qu'il faut toujours aller regarder de l'autre côté de la frontière, faute de pouvoir vraiment prendre de l'altitude sans se déconnecter dangereusement des réalités concrètes.

La position « dedans dehors » te paraît-elle la plus juste ?

Il s'agit d'une certaine manière d'avoir un pied dedans et un pied dehors, comme lorsqu'on lit un roman ou regarde un film. Non pas que le monde serait fiction, mais qu'il serait sain de garder ce rapport que l'on apprend avec la fiction dans notre relation à ce qu'on appelle la réalité. Avec un pied dehors, puisque l'on s'efforce d'être un peu surplombant, un peu scientifique, un peu anthropologue, pour construire une certaine distance, et en même temps en gardant à l'esprit qu'on a toujours un pied dedans, et qu'il faut donc se méfier des effets d'autorité qui prétendent voir le tout et juger le tout du dehors.

À défaut de quoi, on en vient à produire des discours totalisant et donc dangereux, dont celui de l'économie est le parangon aujourd'hui. C'est un discours qui, par la puissance de la mathématique et des modélisations, construit des systèmes intellectuellement merveilleux, le problème étant que les économistes eux-mêmes – ou plutôt ceux qui s'en approprient le discours à des fins idéologiques – en viennent à affirmer que « ce sont les lois de l'économie qui exigent cela » ou que « pour la croissance il faut faire comme ceci ou cela », adoptant une position d'extériorité pour expliquer ce qu'il faut faire afin que la machine marche mieux.

En quoi la médiarchie est-elle une hétéarchie ?

Ce que j'appelle l'intrastructure est une infrastructure qui n'est ni en haut, ni en bas, mais « dedans » et partout. Elle constitue un milieu (environnemental) qui conditionne la façon dont notre milieu (intérieur) perçoit et construit son monde. Cette intrastructure dépend matériellement de qui finance quelles images avec quel agenda politique, mais aussi par exemple du quartier où j'habite (infrastructure) ainsi que des images qui y circulent (superstructure). Elle se retrouve aussi à l'intérieur de chacun de nous, à travers la présence d'affects générés par des images imprimées en nous, par exemple le sentiment de peur qui peut émerger lorsque l'on associe systématiquement une parole comme « Allah ouakbar » à des gestes de violence.

Les médias participent donc de ce que je ressens ou fais. Parler de médiarchie, c'est dire que les médias et leur puissance sont partout – ils relèvent d'une *archè*

(puissance constituante de la réalité) et non seulement d'un *cratos* (pouvoir de domination). L'une des questions intéressantes est de se demander quelle forme de pouvoir prend aujourd'hui cette puissance. D'un côté, il existe des oligarchies médiatiques, des organisations peu nombreuses qui contrôlent une très large partie de ce qui circule entre nous. En ce sens, il n'est pas absurde de parler potentiellement de complot. Mais ce n'est qu'une partie du problème qui est loin d'en faire le tour. Car quand on parle de complot ou de manipulation, on fait l'hypothèse que pour s'en débarrasser, il suffirait de révéler la vérité. Or ce n'est pas si simple. Ce serait bien sûr très salubre de démanteler cette oligarchie, par exemple la concentration de pouvoir de Facebook sur la population mondiale. Reste qu'il existe d'autres logiques qui nourrissent cette oligarchie et survivraient à son démantèlement.

Ce sont ces logiques médiarchiques plus immanentes ou plus intrastructurelles, mais aussi plus dynamique et plus complexes, que le terme d'*hétérarchie* aide à désigner. Ce concept a été développé en 1945 par Warren Mc Culloch, un chercheur en neurologie à l'origine de la cybernétique. Il désigne ainsi des entités dans laquelle coexistent plusieurs systèmes de valeurs hétérogènes. Par exemple, les choix n'y sont pas transitifs, à savoir que l'on peut préférer B à A, C à B et néanmoins préférer A à C. On ne peut donc pas présenter ces choix sous la forme d'un arbre, avec une valeur dominante unique à partir de laquelle on pourrait tout déduire de façon cohérente. L'hétérarchie désigne ainsi un enchevêtrement de plusieurs réseaux qui se superposent, de plusieurs systèmes dotés chacun de valeurs hétérogènes. On peut très bien prendre l'un de ces réseaux, en découper un niveau et en repérer une logique, un régime de pouvoir qui va être par exemple l'oligarchie. Mais il existe toute une série d'autres systèmes de valeurs, d'autres régimes de pouvoirs avec lesquels cela interagit et qui sont fondamentalement hétérogènes entre eux.

La structure la plus fondamentale de nos médiarchies est donc, à mes yeux, l'hétérarchie. Même s'il s'avère qu'elle est aujourd'hui fortement oligarchique. Ce que j'essaie ainsi de montrer, c'est qu'il est nécessaire de penser la médiarchie comme une hétérarchie, et nos systèmes comme hétérarchiques, au-delà de la théorie du complot.

Quel regard portes-tu sur les théories du complot ?

Je ne doute pas qu'il y ait une multiplicité d'entreprises complotistes, ni des oligarchies qui essaient de préserver leur domination. Mais je suis d'accord avec Igor Krasavin, un chercheur russe, quand il affirme qu'il ne peut y avoir de complots totalitaires dans nos sociétés, au sens où, malgré la prégnance de certaines oligarchies, le système hétérarchique entraîne toujours des fuites et le réinvestissement d'autres systèmes mis en place, retournés ou contournés. Je me sens assez proches de théoriciens de « media tactiques » comme Konrad Becker, qui nous font voir que tout est effort de manipulation, de captation d'attention, d'influence. La réalité humaine est essentiellement tactique. Dès lors qu'on se parle, comme nous le faisons maintenant, nous essayons de nous influencer. Rien de mal à cela. Ce qui compte, ce n'est pas le fait du complot, ce sont ses visées et ses résultats. *Fox News* est un complot terriblement dommageable à la société états-unienne. *Le Media* est un complot plutôt sympa pour la société française.

Pourquoi rapproches-tu les médias du médiumnisme ?

A la fin de *Médiarchie*, je cite l'ouvrage : *Addiction by design : Machine Gambling in Las Vegas* de l'anthropologue Natasha Dow Schull qui a passé dix ans dans les casinos à Las Vegas. Elle regarde comment les machines à sous opèrent comme

médium. Qu'est-ce que ça fait aux gens qui jouent dans les casinos, qui sont *addicts* ? Elle démontre que l'enjeu n'est pas de devenir riche, mais relève bien plutôt d'un certain rapport à la machine (atteindre « la zone » qui nous connecte intimement, presque mystiquement, à l'appareil).. On se crée une expérience (addictive) dans le rapport au médium lui-même. C'est à la fois un cas-limite et un révélateur de quelque chose de plus profond et de plus général, qui ne surprendra pas les anthropologues. Avec Frédéric Neyrat, nous avons parlé d'« envoûtements médiatiques » pour désigner la puissance médiumnique inhérente à la capacité des médias d'opérer des coupes agentielles.

Le médiumnisme, au XIX^e et au début du XX^e siècle, constituait un champ de réflexion assez vaste et hétérogène, où la photographie, la radiophonie, la télévision n'étaient pas fondamentalement distinguées de la télépathie ou de la nécrophonie, par exemple. Et de fait, aujourd'hui, grâce aux enregistrements audio-visuels, je peux entendre les voix des morts, les voir bouger sous mes yeux comme s'ils étaient vivants. Si on me disait que le concert de Frank Zappa que je suis en train de visionner sur YouTube est une diffusion en direct, je n'aurais aucun moyen de savoir qu'il est mort depuis 25 ans.

Cette dimension médiumnique des médias me semble tenir à au moins deux facteurs importants à prendre en compte, qui font que la médiarchie ne se réduit pas à une affaire de sociologie et de publics, mais demande à être approchée du point de vue anthropologique. Il y a du médiumnisme en toute forme de médialité parce que la communication met en jeu une puissance propre au commun des sociétés humaines, que cette puissance dépasse considérablement ce que nous identifions comme les puissances de nos corps et esprits individuels, et que nous avons donc tendance à l'attribuer à des forces magiques, occultes, divines, etc. Il y a aussi du médiumnisme parce que nos appareils de médialité audio-visuels charrient désormais des apparences de présence immédiate face auxquels nous ne pouvons pas maintenir une incrédulité rigoureuse. C'est l'exemple du concert de Frank Zappa évoqué plus haut : je le vois, maintenant, en 2018, rigoler avec ses musiciens, entrer dans des tensions inimaginables entre son solo de guitare et le jeu de son batteur – et, même si je sais abstraitement qu'il est mort en 1993, il est vivant quand je le vois aussi évidemment agir – mieux : *créer* – comme un vivant. Je connais très mal les travaux d'anthropologie sur la question du chamanisme, mais il me paraît évident que ce sont eux qui peuvent nous en apprendre le plus sur cette dimension de la médiarchie.

Pourquoi la figure du *hacker* est-elle inspirante ?

Je parle de « médiartistes » pour désigner des activistes qui se servent des médias dans des pratiques artistiques à vocation transformatrice de nos réalités. Quelqu'un comme Edward Snowden peut être envisagé comme un *hacker* au sens classique d'un programmeur capable de jouer avec le code pour casser des systèmes de sécurité et pirater des données. Mais on peut aussi l'envisager comme un médiartiste. Le plus beau *hack* de Snowden, c'est la mise en scène de ses révélations de données dans le film *Citizenfour* de Laura Poitras. Il y organise la divulgation des résultats, produisant un effet de mise en scène totalement Baudrillardien ou Debordien, un effet de spectacle magistral ! C'est un bon exemple de médiactivisme où le hacking ne se réduit pas à de l'expertise informatique. Un bon exemple de médiartiste qui, avec un peu de « bidouillage » numérique, produit un superbe coup médiatique. Ce qui peut amener chacun à se demander, à son niveau, ce qu'il pourrait faire pour imaginer et réaiser comme actions de ce type.

S'agirait-il moins de produire des œuvres que de produire du public ?

Je dirai « des publics » plutôt que « du public ». Parler « du public » laisse en effet entendre que ce public existerait déjà et qu'il faudrait l'attirer vers soi, en se conformant à des attentes préexistantes. C'est ainsi que nos médiarchies actuelles nous poussent à poser le problème. Or, en regardant l'histoire de l'art et de la littérature par exemple, c'est bien la capacité à inventer quelque chose, que l'on va appeler par exemple « un roman », qui a pour effet que des dizaines de milliers de lectrices et lecteurs pleurent en lisant la *Nouvelle Héloïse*. Autrement dit, c'est le roman lui-même qui crée un public.

Sous un autre angle, je pourrais dire que je me sens frustré qu'il y ait moins de lecteurs de *Multitudes* que de *L'Équipe*, et j'y vois un défi à la fois esthétique et politique pour faire passer ce que dit *Multitudes* le plus largement possible. Pour moi, cela correspond précisément au défi de l'art que d'arriver à avoir une jouissance inspirante, par exemple en lisant des articles sur l'écologie publiés dans *Multitudes*, comme en regardant TF1 ou en lisant *L'Équipe*. Mais de fait, nous ne sommes pas bons du tout pour y parvenir. Nous restons terriblement prisonniers d'une niche (en voie de rétrécissement...) que nous sommes incapables de briser. J'espère donc que des jeunes, plus créatifs, réussiront ce type d'action. Plein de jeunes gens inventent des choses merveilleuses en termes de chaînes YouTube, de jeux avec les réseaux sociaux, avec Instagram, Snapchat, etc. Les gens de mon âge (autour de la soixantaine) se plaignent généralement sur des tons apocalyptiques des horreurs et des aliénations sans nombre que causent les nouveaux médias. Je n'arrive pas du tout à suivre ce qui s'y fait vraiment, mais le peu que j'en perçois me fait plutôt croire à de multiples formes de créativité très encourageantes. Les vieux ont toujours eu tendance à dénoncer le retour de l'obscurantisme au fur et à mesure que leur regard baisse et s'embrume.

Que penses-tu de la loi contre les *fake news* ?

C'est à la fois un cas typique de cette lamentation nostalgique et le symptôme d'un vrai problème autrement plus profond. De mon point de vue, l'enjeu est d'interroger les notions mêmes de post-vérité et de *fake news*. Ce qui est sous-entendu, c'est que nous serions tombés dans la post-vérité, comme si nous étions avant dans la vérité. Or, comme le rappelle Konrad Becker, l'histoire de l'information, c'est l'histoire de la désinformation. C'est la déclaration du gouvernement Bush Junior affirmant en gros : « Vous les journalistes, vous les universitaires, vous observez la réalité. Nous, les politiques, nous créons la réalité depuis la Maison Blanche ! Nous disons qu'il y a des armes de destruction massive en Irak. Nous n'avons pas besoin de faire des enquêtes sur la réalité. Nous la faisons en lançant des guerres ! ». Derrière la capacité à faire les nouvelles en lançant une guerre, on retrouve ici la question plus générale des coupes agentielles. Trump sait admirablement attirer l'attention sur lui en disant les choses les plus scandaleuses. Mais il n'est pas le premier politicien à sembler assez indifférent envers la vérité.

Sébastien Diegeuz, reprend, dans *Total Bullshit*, la différence entre le mensonge et le *Bullshit* que proposait Harry Frankfurt à l'époque de Reagan. Lorsque l'on énonce un mensonge on sait qu'on dit une contre-vérité parce que c'est dans notre intérêt. On garde conscience de ce qui est ou n'est pas vérité. Alors que le principe du *Bullshit*, c'est de se moquer souverainement de cette différence. On dit des choses parce qu'elles nous conviennent, et on est indifférent vis-à-vis de la vérité. C'était Reagan qui avait dit, bien avant Trump, « *facts are stupid things* » – et c'était Frank Zappa qui avait

repris la citation sur un de ses albums... Le seul intérêt discernable derrière ces discours sur la post-vérité, c'est de s'en servir pour faire passer des lois contre les *fake news* qui viendront renforcer un arsenal sécuritaire déjà beaucoup trop étouffant.

Pourrais-tu préciser ton point de vue sur le terrorisme ?

Pour moi, la question qui prime n'est pas : est-ce que c'est vrai ?, mais: est-ce c'est *pertinent* ? Nous parlons bien trop peu de cette question de la pertinence, parce que nous sommes constamment centrés sur la question de la vérité.

L'un des grands malheurs de notre époque, c'est qu'on a rendu pertinentes toute une série de choses telles que le terrorisme ou les « vagues » d'immigrés qui nous envahissent – qui ne sont en réalité que des problèmes assez mineurs par comparaison avec d'autres problèmes bien plus importants et menaçants (comme le dérèglement climatique ou l'effondrement de la bio-diversité) ! Comme si nous étions submergés par les immigrés, alors que le nombre de gens qui arrivent dans nos pays sont plutôt bas, par rapport à d'autres époques historiques. On me dira qu'on en parle parce qu'il y a des gens qui meurent dans la Méditerranée. Il serait certes injustifiable de ne pas parler de ces morts, mais elles sont elles-mêmes le résultat de la paranoïa parfaitement artificielle créée par envoûtement médiatique autour d'une hypothétique invasion de migrants. On rend pertinent quelque chose qui ne l'est pas tant que ça, et cela produit des effets par coupe agentielle qui sont, eux, indéniablement dramatiques.

Encore une fois, il ne s'agit donc pas de complot, un complot par exemple du Rassemblement National qui ferait tout pour qu'on parle trop des immigrés, alors que ce ne serait pas un problème. Certes, le Rassemblement National s'empare de ce sujet. Mais il existe également des gens qui se battent pour que des personnes ne meurent pas en Méditerranée, des gens avec des valeurs complètement différentes. Et ce sont bien les deux qui contribuent à ce que l'on parle de ce sujet, ce qui nous renvoie à l'hétérarchie.

Le problème est donc antérieur et renvoie bien aux coupes agentielles, en-deçà de ce qui est vrai ou non. Autrement dit : de quoi parle-t-on ? Le cas de l'hypertrophie médiatique qui gonfle le terrorisme hors de toute proportion raisonnable est emblématique de cela. On pourrait en effet parler différemment de ce sujet, avec d'autres critères de pertinence, d'autres arrière-plans statistiques, d'autres perceptions culturelles, d'autres contextes historiques – dont il y aurait beaucoup à tirer pour comprendre les causes et les enjeux du terrorisme, au lieu de se laisser fasciner par ses effets de surface. Mais le fait que le terrorisme soit perçu comme une menace élevée pour 95% des Français (sondage de septembre 2016) devrait apparaître surréaliste par rapport à notre réalité vécue – différente de notre réalité médiatisée. Il y a eu en effet environ 500 personnes victimes du terrorisme sur les vingt dernières années en France ce qui, comparé par exemple au nombre de femmes tuées par leurs conjoints sur ces mêmes vingt dernières années, reste un chiffre relativement bas. Pourquoi, au lieu de pauvres types hurlant de temps en temps « Allah ouakbar » avec un couteau, ne parle-t-on pas, au JT de 20h, du bon Français, parfois chrétien, qui, tous les deux jours, assassine sa compagne ?